

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 11

Artikel: La panique au combat [suite]
Autor: Kissel, Hans
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342775>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La panique au combat

(Suite)

II

EXEMPLES DE PANIQUE TIRÉS DE L'HISTOIRE DE LA GUERRE

1. Le 18 août 1870, il se produisit du côté allemand toute une série de paniques à Gravelotte, dans la gorge de la Mance. La bataille de Gravelotte-St-Privat évolua néanmoins en faveur des Allemands, parce que ceux-ci avaient prononcé leur effort principal à St-Privat, sur leur aile nord, où la décision finale fut précisément emportée. Citons quelques extraits du récit qu'en a fait Fritz Hoenig¹:

Prise de la ferme de St-Hubert vers 1700 :

Au général Frossard n'avaient pas échappé ni l'affaiblissement des batteries prussiennes ni la perte des carrières de Rezerieulles. A Point-du-Jour, il avait fait placer une réserve d'infanterie de plusieurs colonnes prêtes à intervenir au moment favorable... Pendant que le 4^e Régiment de Uhlands battait en retraite, ces troupes, déployées sur un large front, s'élançèrent droit sur l'objectif de Rezerieulles. L'attaque fut exécutée avec une énergie et une rapidité extraordinaires ; les carrières furent reprises ; les gravières également échappèrent au 33^e Régiment. Les 1^{re}, 2^e et 8^e Cp. furent bousculées ; d'autres éléments du bat. II/33 ainsi que les 1^{re} et 2^e cp. du même régiment s'étaient mis en marche vers la lisière Est du bois. Dans la confusion du moment ils avaient reçu du 60^e régiment, qui tenait ce secteur, un feu si nourri que les derniers liens de la discipline se rompirent : les deux régiments inextricablement confondus dans une panique torrentielle se mirent aussitôt à refluer vers l'arrière.

Entre 1700 et 1900 :

En deçà de Saint-Hubert jusque près de la lisière Est de la forêt, les colonnes d'environ deux régiments et demi d'infanterie, vers

¹ FRITZ HOENIG : *La stratégie de Moltke en action pendant 24 heures, expliquée par les exemples de Gravelotte et Saint-Privat, du 18 août 1870*, Berlin 1891.

17 heures, se trouvaient complètement imbriquées, disloquées et sans chef en mesure de reprendre l'ensemble en main. Exposées ainsi au feu des positions « Point-du-Jour » et « Moscou », ces masses offraient aux Français une cible facile, mais pendant deux heures, de 17 heures à 19 heures, personne ne songea à retirer cette colonne qui bouchait l'accès du champ de bataille aux autres troupes, pour y remettre de l'ordre et confier aux formations reconstituées d'autres tâches sur la lisière Est de la forêt... Ces troupes, qui avaient formé pendant deux heures une muraille vivante vers « Point-du-Jour » et « Moscou » étaient si éprouvées moralement par le dernier coup de boutoir des Français et l'entrée en scène à leur insu de notre II^e Corps, qu'elles ne savaient plus, pour la plupart, où était l'avant et où était l'arrière. Quand la 3^e Division surgit dans le thalweg de la Mance au son des tambours et des cors et que, pour comble de malheur, elle ouvrit le feu sur l'infanterie démoralisée qui se trouvait en deçà de la rivière, celle-ci se débanda aussitôt, avec la soudaineté d'un château de cartes qui s'écroule ; elle reflua vers l'arrière, prise d'une panique brutale, courant, hurlant, privée de toute conscience : rarement, sans doute, l'histoire de la guerre n'a étalé tel spectacle...

Voici comment, vue des hauteurs de Gravelotte, où se trouvait le Q.G. du Roi, la panique s'est déroulée :

Tout à coup, sur tout le front au Sud de la route qui débouchait de la lisière orientale de la forêt, roula comme une vague, emportée par la panique, jusque sous le feu des positions d'artillerie allemande, une cohue provenant de plusieurs régiments. Au premier regard, on ne put distinguer si toute cette « écume » était composée d'amis ou d'ennemis. L'inquiétude saisit les canonniers du VII^e Corps, qui commencèrent à loucher vers l'arrière, du côté du II^e Corps. Quelques officiers énergiques bondirent hors des positions de batterie pour éclaircir la situation. Ils ne reconnurent que des fantassins allemands. Mais quelle effroyable confusion ! Démoralisés, les fuyards ignoraient leurs chefs et les ordres. Sabre au clair, des officiers d'artillerie se démenaient parmi eux, leur criant qu'on allait tirer sur eux à mitraille. Tout fut vain. Dans de telles situations, le soldat est sourd à la raison. Puisqu'il était impossible de rassembler ces épaves, on chercha à les faire dévier derrière les lignes d'artillerie : on échoua encore. Eperonnés par l'angoisse et l'épouvante, les fugitifs détalaient droit vers leurs propres canons, poursuivaient leur course entre les pièces ; les apostrophes énergiques des canonniers eux-mêmes ne purent les ramener à la raison. Ils ne s'arrêtèrent que loin derrière les positions des batteries : les officiers de toutes armes, du général au lieutenant, purent enfin intervenir.

Après 19 h.:

Après avoir été talonné par les chasseurs pendant toute la journée, le gibier, s'il a échappé aux rabatteurs, a coutume de se blottir à l'abri des couverts. Rendu aveugle et sourd par la peur, il s'aplatit dans les sillons. Entend-il un coup de feu ou quelque autre bruit, il se relève et détale sans raison. Il se comporte exactement comme cette cohue de soldats, brassée par la panique et le surgissement des « détachés » qui s'agglomèrent à elle. Aux 43 compagnies du secteur de Saint-Hubert s'étaient jointes entre temps seize autres unités. Dans l'obscurité tombante, elles s'étaient écoulées vers la vallée comme des gouttes d'eau échappées d'un réservoir placé sur la hauteur, si bien qu'au moment où les chasseurs et le 54^e régiment franchirent le vallon de la Mance, une nouvelle masse considérable de fugitifs s'était reformée. La fanfare de ces troupes fraîches leur parut le signal du départ pour se « rassembler » vers l'arrière. Les fuyards avaient à tel point perdu leurs esprits qu'ils étaient hors d'état de distinguer leur propre fanfare de celle de l'ennemi. Rien n'arrêta leur reflux. Quand enfin les troupes engagées dans et autour de Saint-Hubert essuyèrent du feu depuis l'arrière (le commandement y ignorait tout autant ce qui se passait en avant), les derniers liens de la discipline se rompirent et un nouveau flot de soldats démoralisés roula en direction du 54^e. Assaillis, traversés et même disloqués par cette vague aveugle, les bataillons intacts furent naturellement rejetés hors de leur axe de progression.

Les pertes allemandes en morts et en blessés furent à Gravelotte deux fois et demie supérieures à celles des Français.

2. A la bataille d'Adoua, le 1^{er} mars 1896, l'aile gauche de l'armée italienne, qui était en saillant, fut brusquement attaquée par les Abyssins. Saisies de terreur, les troupes de ce secteur lâchèrent pied et se jetèrent dans une fuite éperdue. Prières, ordres, menaces, rien n'y fit, pas même le refuge qu'offrait la position du centre du dispositif italien. Les fuyards défilèrent devant elle, l'empêchant de tirer, traitant comme leurs pires ennemis les officiers qui s'efforçaient de les reformer sous sa protection. Jetant au loin armes, munitions et paquetage, ils se laissèrent massacrer sans résister. Menacé alors dans son flanc, le centre céda à son tour et sombra lui aussi dans une folle panique.

C'est ainsi qu'une armée pourvue d'un matériel moderne et bien instruite, victime du démon « Panique », fut bousculée et totalement détruite par une cohue numériquement supérieure, mais armée de simples lances. L'Italie, on le sait, dut en signant la paix reconnaître l'indépendance de l'Abyssinie.

3. L'histoire de la première guerre mondiale mentionne la panique qui signala la bataille de Gawaiten-Gumbinen, le 20 août 1914¹.

Le XVII^e Corps d'armée (v. Mackensen) faisait mouvement dans la nuit du 19 au 20 août avec la 36^e Division à droite et la 35^e Division à gauche, en direction et au nord de Walterkehmen. A l'aube de ce jour, la 71^e Brigade de la 36^e Division, qui avait engagé le 5^e Régiment de grenadiers à droite et le 128^e Rgt Inf. à gauche, s'était emparée de Schwiegeln et de Grünweitschen. Après le franchissement de la Schwentischke, les deux régiments essuyèrent un feu si intense qu'ils furent plaqués au sol et durent suspendre leur progression. Chose étrange, aucun Russe ne se montrait, tant ils avaient bien su s'enterrer et se camoufler.

La situation était la même au nord, dans le secteur contigu de la 35^e Division. Cette U.A., elle aussi, avait rapidement rejeté les avant-gardes russes ; elle croyait déjà posséder la victoire quand elle se heurta brusquement à la barrière de feu d'un ennemi invisible.

Le 2^e bataillon du 5^e Rgt. Gren. se tenait tout d'abord en réserve de régiment dans les champs à l'est du village de Schmulken. Vers 9 h., le commandant de la 7^e cp. rassemble ses chefs de section et leur montre de la hauteur comment la compagnie doit attaquer.

Cela ne dura pas longtemps. La 7^e démarre peu après, descendant la pente douce devant elle, dans une formation propre à combler tous les vœux de son chef, vraie image d'ordre, de discipline et d'accomplissement du devoir.

¹ L'auteur a puisé cette relation dans l'ouvrage de KURT HESSE : *Le général Psychologos*. Hesse participa à cette bataille comme chef de section à la 7^e Cp. du 5^e Rgt. Gren. Les passages cités sont entre guillemets.

Loin en avant, retentissait la voix des officiers, et parmi eux celle du lieutenant de la 1^{re} section. Dans le repli de terrain où l'on était maintenant parvenu, coule le petit ruisseau de la Schwentischke, parmi des buissons et des arbres. Derrière ceux-ci, quelques hommes. Le lieutenant reconnaît deux blessés. Il leur fait un signe de tête amical. Mais il en distingue d'autres, qui paraissent tout interdits et sans réaction. Il s'approche d'eux, leur donne l'ordre de se joindre à sa section et les confie à un sous-officier.

Maintenant, la section reprend sa progression par bonds sur la pente découverte. On essuye les premières pertes.

Où peut être l'ennemi ? Le lieutenant scrute les alentours avec ses jumelles ; ses yeux fatigués sécrètent des larmes et se ferment sous l'éblouissement. Le Russe doit être quelque part ! Il y a quelques hommes là-bas en avant. En voilà un qui accourt !

Le lieutenant lui fait signe avec le bras. Ne le voit-il donc pas ? Il l'interpelle. Est-il sourd ? L'homme continue à s'approcher. « Venez ici ! » lui crie encore une fois le lieutenant. Mais l'autre le dépasse à trente pas dans une course folle, regardant droit devant lui, les yeux hagards comme un dément. Le voici maintenant près des buissons. Le lieutenant remarque alors seulement que l'homme n'a plus ni fusil, ni ceinturon, ni képi. Portant de nouveau ses regards vers l'avant, il en aperçoit d'autres encore. En pleine fuite !

Le lieutenant saute sur ses pieds. Il se dresse de toute sa hauteur, grand et large. Il ne remarque plus la violente fusillade qui crétipe autour de lui. Il a saisi un fusil et couche en joue le premier. Halte ! Ils sont maintenant à 50 pas. L'un d'eux s'écroule en criant. Une balle de là-bas doit l'avoir atteint. Les autres poursuivent leur course. Le lieutenant écarte les bras, crie, hurle comme une bête sauvage. Ils sont sourds.

Il reprend alors son arme et la tourne sur les premiers fuyards. De toutes ses forces, il crie encore une fois : « A moi la 7^e ! — Halte ! » Comme aucun ne s'arrête, un coup part ; le lieutenant a tiré, fidèle à l'ordre qu'il a reçu. Quelques-uns se jettent à terre, la plupart continuent à détaler. L'ordre du lieutenant pour un nouveau bond sort comme un cri inarticulé. Ils ne sont plus que quinze, peut-être, à rester près de lui. Tous les autres doivent être blessés ou tués.

Lorsqu'il atteint avec eux la hauteur, il y trouve, étendus, des fusiliers. Mais ce sont des nôtres... Dieu soit loué ! Et on a tenu là encore pendant une longue et dure journée.

A gauche, dans le secteur contigu de la 35^e Division, outre quelques défaillances locales sévit une panique grave et prolongée. Un nombre considérable de soldats échappés de nom-

breux régiments furent retrouvés à la fin de la soirée du 20 août sur l'Angerapp, soit à plus de 15 km. du champ de bataille.

Les conséquences de cet effondrement furent lourdes. La situation parut si sérieuse au commandement du XVII^e Corps qu'il décida le décrochage de ses divisions sur la rive occidentale de la Rominte. Comme le déroulement des opérations n'était guère plus favorable dans le secteur des autres corps, le commandement de la 8^e armée ordonna un retrait général derrière la Vistule. Cette décision, on le sait, entraîna le limogeage du commandant d'armée. La bataille de Gawainen-Gumbinen n'en était pas moins perdue.

Kurt Hesse conclut ainsi le récit de cette opération :

La perte de la bataille du 20 août a notoirement nécessité le transfert de plus de deux corps d'armée allemandes aux premiers jours de septembre 1914 du front occidental sur le front oriental. Ceux-ci arrivèrent trop tard pour participer à la bataille de Tannenberg et ne purent jouer un rôle déterminant dans les opérations des lacs Mazuriques, qui débutèrent le 8 septembre.

Ce déplacement de troupes, qui a affaibli de façon certaine l'aile droite allemande sur le front d'occident, a été dénoncée par des personnalités militaires éminentes comme la cause principale de l'échec de la Marne et l'origine même de la défaite finale.

4. La rapidité inattendue de la victoire allemande sur la France, en 1940, est due principalement au mauvais moral de l'armée française. Celui-ci est l'agent réel des innombrables paniques locales qui déterminèrent l'issue des combats, des batailles et finalement de toute la campagne elle-même. La tenace résistance qui fut offerte en divers endroits ne put influencer le cours général des événements. Le soldat allemand qui avait combattu pendant la première guerre mondiale, ne reconnaissait plus son ancien adversaire. C'est principalement sur le plan moral que les Allemands dominaient la masse de leurs adversaires ; et selon la remarque très ancienne de Polybe : « De tous les facteurs qui influencent le déroulement

d'une guerre, l'esprit du combattant est le plus déterminant. » Le moral allemand était extraordinairement élevé et le moral français, extraordinairement bas. La France refusait la lutte. L'esprit de son peuple et de son armée avait été miné par le front populaire de Blum et la propagande communiste. En Hollande s'agitait un fort mouvement national-socialiste et en Belgique, un mouvement fasciste d'une virulence un peu moindre, celui des rexistes de Degrelle¹.

Le manque d'allant du soldat français est attesté par de nombreux récits. Même quand leurs auteurs ne mentionnent pas clairement une fuite ou une reddition sans combat, un combattant expérimenté, lisant entre les lignes, y reconnaît néanmoins tous les symptômes de la panique. Voici quelques exemples :

Evoquant le passage de la ligne solidement fortifiée du canal Albert, survenu les 12 et 13 mai, l'auteur écrit : « La garnison du fortin n° 3 prit la fuite. »²

Les Allemands ayant formé le matin de Pâques une tête de pont sur la Meuse près de Houx, les Français attaquèrent avec des blindés les éléments d'un bataillon de motocyclistes qui avaient déjà franchi la rivière :

Tels des monstres crachant le feu, les lourds chars français roulent vers les premiers éléments de la compagnie de motocyclistes qui se trouvaient sur la rive, les uns dispersés, les autres rassemblés. Les avant-gardes allemandes n'ont que leurs grenades à main, leurs fusils, leurs pistolets-mitrailleurs et leurs mitrailleuses. Mais parmi eux est le général ; par son exemple personnel, il arrache les hommes à l'effroi qui les paralyse. « Sortez vos pistolets lance-fusée ! » leur crie-t-il. L'ordre pénètre dans leur esprit comme une lame tranchante. Ils saisissent leurs pistolets, mettent la main sur toutes les fusées disponibles. Ils les tirent, non pas en l'air comme il se doit, mais en ajustant les chars avec soin, coup par coup. Une pluie de projectiles éclairants crépite sur les blindages comme des obus traçants. Et l'incroyable s'accomplit, la ruse de guerre réussit. Les gars d'en face prennent ces inoffensives balles lumineuses pour la munition

¹ Major-Général J. F. C. FULLER: *La deuxième guerre mondiale 1939-1945*, Humbold-Verlag, Wien-Stuttgart, p. 70-71.

² « Militärwissenschaftliche Rundschau », n° 3/1940, p. 246.

traçante de nombreux canons antichars allemands. Ils font demi-tour et battent en retraite¹.

Quand plus tard les motocyclistes reprennent l'attaque avec l'appui de leurs propres chars légers, la résistance française s'écroule aussitôt : « Les prisonniers affluent, d'abord par petits groupes, puis par essaims. Leurs visages sont gris d'épouvante¹.

Lors de l'avance sur l'Aisne, un combat s'engage près de Festieux. Il est 15 h. 30. Le commandant de la 5^e cp. renforcée décide d'attaquer Festieux. Seuls quelques fusiliers ennemis offrent de la résistance. La plupart sont faits prisonniers. Les quatre chars de reconnaissance et un grand nombre de véhicules motorisés tombent sans coup férir entre nos mains. Nous n'avons subi aucune perte².

Le bombardement par les stukas du secteur le plus fort de la ligne Maginot, les ouvrages Hochwald et Schöneburg, suscita, comme le raconta plus tard son commandant français, des phénomènes de panique. Ce n'est qu'avec peine que les officiers réussirent à ramener leurs hommes dans les ouvrages extérieurs soumis au bombardement. Les dégâts étaient négligeables et sans aucune conséquence pour la capacité défensive des ouvrages. L'effet moral des attaques en piqué avait néanmoins suffi pour inciter les soldats français à l'abandon panique de leurs postes.

5. Pendant les opérations en *Russie* de 1941 à 1945, d'innombrables paniques sévirent dans les deux camps du début à la fin et influencèrent de façon souvent décisive l'issue des combats et des batailles. L'hiver 1941-1942, surtout, est riche en exemples.

Le froid rigoureux avec toutes ses séquelles, notamment la paralysie de toutes les manifestations de la vie, et la crise de confiance que subit la troupe en constatant que non seulement elle ne pouvait battre l'adversaire en dépit des affirmations réitérées de l'autorité politique, malgré d'extraordinaires efforts et les plus grands sacrifices, mais même qu'il passait à la contre-offensive, tout cela prépara le terrain le plus propice à la panique. Pour la déclencher, il suffisait souvent de peu de

¹ « Militärwissenschaftliche Rundschau », n° 3/1940, p. 252-253.

² *Ibid.*, p. 260.

chose : parfois de simples dangers imaginaires. « C'est en ces jours où débuta la crise que l'anxiété envahit une partie des troupes et pénétra même de nombreux membres des états-majors. Le spectre de l'armée française de 1812 surgit dans toutes les mémoires. »¹ La volonté de combattre s'était presque partout détendue. Maintes troupes, qui jusqu'alors s'étaient battues de façon remarquable, « n'en pouvaient plus ». Il en résulta un nombre croissant d'échecs que l'on aurait pu éviter ; pour les réparer, d'autres troupes durent consentir de nouveaux sacrifices, qui inévitablement leur parurent inutiles et provoquèrent un nouvel affaiblissement².

C'est surtout devant Moscou que le front fit mine d'entrer irrésistiblement en dérive. On lit que « la troupe complètement épuisée dans la neige et la glace courait le danger d'une débâcle complète après quelques marches seulement ». Un autre écrit : « L'apparition d'une menace ennemie en direction de Tarjajewo³ suscita des symptômes de débandade »... « La pression croissante de l'ennemi, ses feux flanquants sur l'axe de retraite, le danger d'encerclement qui se précisait affola chez les natures faibles l'instinct de conservation. Sur la voie de retraite qui bientôt resta la seule ouverte — celle du 3^e groupement blindé — la situation empira en conséquence. Prétextant des ordres reçus ou peut-être sur la foi d'ordres qu'ils s'étaient donnés eux-mêmes, des éléments des troupes d'armée prirent l'initiative du repli. De plus en plus des individus ou des petits groupes de soldats, avec ou sans armes, sur des véhicules isolés ou à pied, cherchèrent à se mettre en sûreté vers l'arrière. Ils ne réalisaient plus guère combien leur présence manquait gravement dans la zone de combat.

¹ « Wehr-Wissenschaftliche Rundschau », Darmstadt, n° 3 /1954 : Günther BLUMENTRITT : *Comment fut surmontée la crise devant Moscou 1941-1942 dans le secteur de la 4^e Armée.*

² L'auteur de cette étude a eu à plusieurs reprises la mission de rechercher les origines de ces défaillances par des enquêtes faites sur place.

³ « Wehrkunde », Munich, n° 9 /1953 et « Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift », n° 6 /1954 : Colonel-Général HANS REINHARDT : *Le 3^e groupement blindé pendant la bataille devant Moscou et ses expériences pendant la retraite.*

Sous leur ton de critique modérée, ces récits révèlent en fait d'innombrables paniques locales, qui fournirent à une foule de mauvais éléments prétexte à se « défiler ». Entre les trains qui refluaient se glissèrent vers l'ouest des paquets de « détachés » et d'« égarés ». Le spectre de la débandade générale et même de la mutinerie se précisait.

Seuls l'ordre, justifié dans cette situation, « pas un pas de plus ! » et l'exemple personnel des officiers, surtout des commandants, accompagné de brutales interventions, purent juguler les paniques et mettre fin aux commencements de débâcle. La troupe retrouva son ancienne volonté de combattre. Malgré ses énormes pertes en hommes et en matériel et bien qu'aucun renfort appréciable ne pût lui être amené au front, celui-ci se consolida. Si les armées allemandes furent ainsi amenées au bord de la catastrophe, ce fut moins à cause de la réaction des Russes qu'en raison des défaillances psychiques et donc physiques de l'homme, qui se traduisirent militairement par d'innombrables paniques sous l'aspect de la fuite ou de l'inaction hébétée.

6. Pendant la guerre de Corée, l'année 1950 et, en partie aussi, l'année suivante sont caractérisées par des paniques presque ininterrompues qui frappèrent les divisions sud-coréennes, la mission militaire et les divisions américaines transférées hâtivement en Corée.

Le récit suivant donnera une image de la retraite au-delà du Han :

En nous rapprochant de la rive, nous trouvâmes des masses de fugitifs et de soldats sud-coréens, en pleine déroute. Quelques soldats tiraient sur les occupants des bateaux et sur ceux qui avaient déjà traversé le fleuve en radeau, dans le vain espoir de les forcer à revenir sur l'autre rive. D'autres soldats s'interdirent eux-mêmes le franchissement du cours d'eau en faisant chavirer par la surcharge les bateaux qu'ils avaient pu atteindre. Il était évident que dans ce secteur du front les Coréens étaient en pleine débâcle¹.

¹ MARGUERITE HIGGINS : *Le Théâtre de guerre de Corée*, Journal d'une correspondante de guerre, 1951, Parma-Edition, Frankfurt am Main.

Pendant la deuxième moitié de juillet, la correspondante de guerre, Miss Higgins, se trouvait à l'état-major du 27^e Rgt., Inf., à Chindongni : « Une demi-douzaine d'officiers de l'état-major, moi-même et Martin (de la « Saturday Evening Post ») allions attaquer un déjeuner relativement plantureux dans la maison d'école, quand, tout à coup, des balles se mirent à siffler de toutes les directions. Elles traversèrent les fenêtres et mirent en pièces les minces parois du bâtiment. Une gerbe de mitrailleuse faucha le pot de café sur la table. Une grenade à main explosa sur une claire de bois qui m'avait servi de couche pendant la nuit.

Une idée me traversa l'esprit : cela ne peut pourtant pas être du feu ennemi ! Nous étions à plusieurs kilomètres des lignes du front. On n'avait pu lancer cette grenade que d'une distance de 15 à 20 m. N'était-ce pas la nervosité d'un de nos hommes qui avait déclenché toute cette pagaïe ?

Bientôt, toute hésitation cessa ; il s'agissait bien là de feu ennemi. Pendant la nuit, les Rouges s'étaient infiltrés à travers nos lignes. Revêtus d'uniformes camouflés, ils avaient rampé sur le flanc de la colline derrière la maison d'école, tandis que d'autres nous avaient contournés et avaient mis leurs mitrailleuses en position dans une rizière de l'autre côté du bâtiment.

Soudain un des officiers s'écria : « Je vais me débrouiller pour sortir de là ! » Il sauta par la fenêtre qui donnait sur la cour du côté opposé. Nous nous précipitâmes à sa suite et trouvâmes un mur de pierre qui nous protégea au moins contre le feu en provenance de la colline.

Dans la cour se démenaient pêle-mêle officiers et sous-officiers. Tout en cherchant à se mettre à couvert, ils s'efforçaient de rassembler leurs hommes et de mettre un peu d'ordre dans cette confusion.

Quelques soldats, perdant la tête, faisaient feu au hasard entre leurs camarades qui battaient en retraite depuis la colline. De sauvages éclats de voix retentirent à l'angle opposé de la cour. Je levai la tête assez tôt pour reconnaître un officier qui ajustait avec soin un de nos propres mitrailleurs. Il tira. Le coup, excellent, était malheureusement d'une nécessité indiscutable. Le mitrailleur, à qui la brusquerie de l'attaque avait fait perdre la tête, s'était mis à faire feu avec sa pièce sur nos propres véhicules et sur ses camarades.

Le soldat expérimenté est enclin à voir là un combat entre troupes américaines elles-mêmes. On comprend que de tels incidents aient vivement inquiété les généraux américains. C'est alors que le général Walker lança son ordre fameux : « Tenir ou se faire tuer ! » On connaît des ordres semblables

émis un peu plus tard : « On ne recule plus ! » ou « J'en ai assez d'entendre toujours parler de rectification de front. Plus de recul ! Vous devez faire comprendre à vos hommes qu'ils doivent tenir où ils sont ou se faire tuer. » Si la Corée ne fut pas complètement perdue et si la tête de pont de Pusan put finalement résister, ce fut moins le fait des troupes de terre que de l'aviation américaine. Celle-ci n'ayant devant elle aucun adversaire sérieux, elle réussit à couper presque complètement les ravitaillements rouges, dont les lignes s'étaient allongées à la fin sur plusieurs centaines de kilomètres.

Au cours des années suivantes, les paniques se renouvelèrent encore, bien que plus rarement ; on assista même à des désertions massives. La débandade d'unités du 65^e Rgt Inf. à « Jakson-Hill », en octobre 1952, et leur refus de regagner leurs positions, les paniques survenues dans d'autres divisions, le grand nombre de désertions et de « dépressions nerveuses » nécessitèrent finalement l'intervention d'une commission d'enquête sous la présidence du major-général G. A. Blake. Celui-ci obtint que la discipline fût renforcée. La situation s'améliora considérablement.

Ces exemples attestent que le problème de la panique est aussi vieux que l'histoire. Aujourd'hui encore, il n'a rien perdu de son importance. Les paniques à la guerre ne sont pas une rareté. Au combat, ce sont des phénomènes presque quotidiens. L'histoire de la guerre, il est vrai, n'aime guère les mentionner. Le vainqueur semble craindre de ternir l'éclat de son courage en rappelant que son adversaire a abandonné le champ de bataille dans une débandade panique ; le vaincu préfère passer sous silence ou du moins minimiser cet aspect de l'événement, craignant, peut-être à juste titre, le stigmate de la lâcheté.

(A suivre)

Major-Général HANS KISSEL (en retraite)
(de l'ancienne armée allemande)
